

majesté et condamnés pour avoir ou à leur droit une bague ou était gravé le portrait de l'empereur pendant qu'ils satisfaisaient aux besoins naturels ou lorsqu'ils allaient dans les lieux infâmes. Le plus extraordinaire, c'est que, par un excès de folie, quelques-uns en arrivèrent à croire sérieusement à leur divinité. Caligula demanda un jour à son favori, le comédien Paris, lequel chantait le mieux de lui ou d'Apollon, et le mime ayant hésité un instant, le monstre couronné le fit cruellement battre de verges. Pourtant c'était l'exception. « Je vais donc devenir un dieu », disait l'un d'eux en mourant. « Hélas ! criait un autre sur son lit de douleur, je sens trop que je ne suis pas dieu ! Nous avons peine à nous expliquer une semblable aberration d'esprit, soit de la part de ceux qui exigeaient de tels hommages, soit surtout de la part de ceux qui les accordaient. Mais il faut se souvenir de la puissance sans bornes qu'avaient les empereurs, à qui un signe suffisait pour se faire obéir d'un bout du monde à l'autre. La vie, les biens de tout ce qui comptait alors dans le monde leur appartenait, toutes les dignités étaient accumulées sur leur tête. Si pouvait tout ce que l'on désire nous semble, à tort ou à raison, un des principes de la divinité, à ce titre les empereurs pouvaient se dire dieux et exiger qu'on les honorât comme tels ; ce que l'abus des esprits, l'abaissement des caractères avaient commencé, la crainte l'achevait, et ils obtenaient tout ce qu'ils demandaient. Il semble que le christianisme, qui généralisa dans le monde le monothéisme, devait mettre fin à cette manie de déification ; cependant la superstition vient bientôt renouveler les erreurs du paganisme. Les rois de France, et surtout la Vierge surtout ont devenu une véritable déification, et plusieurs fois les scandales et les excès qui en sont résultés ont appelé l'attention des hommes sincèrement religieux. C'est dans le moyen âge qu'avait commencé cette singularité dévote de l'époque de cette époque fait foi de la fréquence de cette superstition. On conte qu'un clerc ayant une très-grande dévotion pour la Vierge vit un jour Jésus-Christ lui apparaître et lui dire : « Ma mère vous remercie des honneurs que vous lui rendez, et elle vous prie de ne pas oublier son fils. L'époque des déifications est passée ; l'humanité, qui jusqu'à ce jour avait tout transformé en Dieu, est emportée aujourd'hui par un courant contraire. L'idée de Dieu reste pour elle une conception philosophique d'un ordre très-élevé et qu'on n'abaisse plus en la faisant participante de nos passions et de nos faiblesses.

DEIFIÉ, ÉE (déli-fi-é) part. passé du v. Deifier. Elever au rang de dieu ; *Hercule fut deifié sur le mont Olympe. Les vaincus furent deifiés chez les Egyptiens. Cay, Ebe-mère fut le premier qui prétendit que les dieux de la Grèce n'étaient que des hommes deifiés.* (B. Const.)

Par exag. Exalté, élevé très-haut à cette époque nous dit, *poète infatigable, persécuté pendant sa vie et deifié après sa mort.* (Mme de Genlis.) *L'intérêt exclusif, deifié partout, menace l'Europe d'une dévotion, d'un affaiblissement universel.* (Mirab.)

DEIFIER, V. a. ou tr. (déli-fi-é) — du lat. *deus, dei, dieu ; facere, faire.* Prendre Dieu de suite aux deux pers. pers. du pl. de l'imparfait de l'ind. et du prés. du subj. ; *Nous déifions, que vous déifiez.* Placer au nombre des dieux, diviniser ; *Les Romains déifierent la plupart de leurs empereurs.* (Acad.)

Par exag. Venerer à l'égal des dieux, honorer d'un respect qui tient du culte, de l'adoration ; *Avant de mourir le grand roi on imagina de lui donner des attributs faits pour retracer allégoriquement ses vertus.* (Mme de Genlis.) *L'esprit de parti déifie la cause qu'il adopte.* (Mme de Staël.) *Les foudres de Rome ont déifié celui qu'ils croyaient abattre : elles en ont fait un martyr pour la suite.* (Mme L. Colet.) *Nous adorons les caractères ardents et passionnés, nous déifions le vice même, s'il a l'air fier et hardi.* (St-Marie Girard.)

... Vous tremblez tous, ô rois qu'on déifie.

Rendrez heureux comme un dieu ; Un sourire de sa maîtresse suffit pour le deifier.

Se deifier v. pr. Se faire dieu, s'élever au rang des dieux ; *Quand on ne sait quelle idée enlever, on se deifie soi-même.* (Vinet.)

A force de se forger tu t'es deifié.

DEIFIQUE adj. (déli-fi-ke — lat. *deificus ; de deus, dieu, et de facere, faire.*) Qui élève à la dignité de dieu ; *Vertus deifiques. C'est là que se fait cette action deifique entre l'époux et l'épouse.* (Boss.)

DEI GRATIA (par la grâce de Dieu), formule très-usitée autrefois dans le langage religieux, et qui a passé dans la politique et même dans le langage vulgaire sous la forme française : *Par la grâce de Dieu.*

DEILE s. m. (déli-é — du gr. *deilos*, timide). Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, de la famille des longicornes, formés aux dépens des céramyx, et comprenant une seule espèce qui vit dans le midi de l'Europe.

DÉLÉPHILE s. m. (déli-lé-é — du gr. *déil*, crépuscule ; *phileo*, j'aime). Entom.

Genre d'insectes lépidoptères crépusculaires, formés aux dépens des sphinx et renfermant un assez grand nombre d'espèces ; *Le DÉLÉPHILE du laurier-rose. Les chenilles des DÉLÉPHILES sont remarquables par l'éclat de leurs couleurs.* (Duponchel.)

— Encycl. Le genre *déléphile*, formé aux dépens des sphinx, s'en distingue surtout par ses antennes droites, par ses palpes écartés à l'extrémité, par sa trompe beaucoup moins longue que le corps et par l'angle du sommet des ailes supérieures, qui est très-aigu et légèrement arqué. Les *déléphiles* sont de papillons crépusculaires, remarquables par l'éclat de leurs formes et la vivacité de leurs couleurs. Les chenilles sont lisses, en général ornées de couleurs vives et de taches ocellées. Les chrysalides, cylindro-coniques, avec une pointe anale assez prononcée, sont contenues dans une coque grossière, formée de terre ou de débris de végétaux retenus par des fils. Ce genre renferme un assez grand nombre d'espèces indigènes ou exotiques. Le *déléphile de Nice* (*déléphila Nicea*) habite le midi de l'Europe ; il vole après le coucher du soleil et va butiner sur les fleurs de la belle-de-nuit, de la lavande, de la saponaire et autres plantes. Sa chenille, d'un rose incarnat très-pâle, ornée de taches de diverses couleurs, vit sur les euphorbes. Il en est de même de l'espèce appelée plus particulièrement *déléphile de la France* (*déléphila ephorbia*). Sa chenille, l'une des plus remarquables du genre par l'éclat et la vivacité de ses couleurs, est d'un noir luisant, marqué d'une multitude de points jaunes et de taches rouges. Très-commune dans le midi et le centre de la France, elle devient plus rare sous la latitude de Paris. Le papillon qu'elle produit a le corps d'un vert olivâtre en dessus, rouge en dessous, marqué de blanc sur les côtés ; les ailes supérieures ont un gris roussâtre, avec trois taches et une large bande verte ; les inférieures rouges, ayant la base et une bande noires, avec une tache blanche. On l'appelle communément *sphinx du titymale*. Le *déléphile du caillé-lait* (*déléphila galii*) plus commun sous le nom de *sphinx de la garance*, a une bande olive tachée de noir sur les ailes supérieures, et une tache rouge de brique sur les ailes inférieures. Sa chenille est d'un vert bronzé, avec une ligne jaune soufre le long du dos, une rangée de tâches jaunes sur les flancs et le ventre blanc jaunâtre ; elle vit sur les rubiacées. On la trouve dans toute la France, mais elle est rare aux environs de Paris. Le *déléphile de l'argousier* (*déléphila hippophae*) ressemble assez au précédent. Il en est de même de sa chenille, qui vit sur l'argousier et se trouve dans le Dauphiné et en Toscane. Le *déléphile chauve-souris* ou *sphinx centré* (*déléphila vesperalis*) est centré en dessus ; ses ailes inférieures sont rouges au milieu et noires dans le reste de leur étendue. Sa chenille est d'un gris verdâtre, avec des lignes blanches et des points fauves. Elle vit sur l'épélobe à feuilles étroites et habite les régions montagneuses de la Suisse, de l'Italie et du midi de la France. Le *déléphile rayé* (*déléphila lineata*) a les ailes supérieures verdâtres en dessus, avec une bande blanche et les inférieures noires, avec une bande rouge transversale. La chenille vit sur le caillé-lait, le hâton, et aussi, dit-on, sur la vigne. Les espèces suivantes présentent une particularité à signaler : leurs chenilles ont les trois premiers anneaux rétractiles susceptibles de se raccourcir en rentrant l'un dans l'autre, ou bien de s'allonger quand elles ont besoin de manière à imiter la trompe d'un éléphant ou le grouin d'un cochon, ce qui leur a valu le nom vulgaire de *chenilles cochonnes*. Le *déléphile du laurier-rose* (*déléphila nerii*) est un charmant papillon dont le corps et les ailes sont agréablement ornés de vert et de rose. Sa chenille n'est pas moins belle ; sa couleur est généralement d'un beau vert, avec deux grandes taches blanches entourées d'un cercle bleu d'azur, qui lui-même est bordé de noir, et une bande longitudinale blanche, accompagnée de deux rangées de points de même couleur sur chaque côté du corps. Cette espèce vit exclusivement sur le nerion ou laurier-rose et habite le pourtour du bassin méditerranéen. On la trouve quelquefois sur les laurier-roses cultivés en caisse dans nos jardins, même sous le climat de Paris ; mais sa présence n'est alors qu'accidentelle et se continue rarement deux années de suite dans la même localité. Parmi les diverses conjectures qu'on s'est formées sur l'origine de cette apparition fortuite, dit M. Duponchel, la plus naturelle est de supposer que plusieurs couples du lépidoptère dont il s'agit, favorisés dans leur vol par un vent du sud-est, se seront dirigés, sans s'en douter, de leur pays natal vers le Nord, et se seront arrêtés pour se propager sur les premiers laurier-roses que le hasard leur aura fait rencontrer dans leur route. Cette explication paraît d'autant plus admissible que notre sphinx est parfaitement organisé pour voler et pour hiverner sous ce rapport avec les oiseaux chez lesquels cette faculté est le mieux développée.

DÉLÉPHILE PHÉNIEN (*déléphila phœnia*) a les ailes supérieures d'un brun clair, avec une bande oblique d'un blanc jaunâtre ; les ailes inférieures d'un blanc rosé au milieu, coupé par des nervures noires et une bande noire près du bord postérieur. Sa chenille est ordinairement brune, quelquefois verte, et a, sur le cinquième anneau deux yeux (taches circum-laires) à l'air jaune et à prunelle blanche. Cette espèce, très-rare dans le nord de la France, est plus commune dans le Midi et devient surtout très-abondante à Ténériffe et au Cap de Bonne-Espérance. Le *déléphile de la vigne* (*déléphila porcella*) doit ce nom trivial à l'aspect de sa chenille, qui mérite plus que toute autre le nom de chenille cochon. On l'appelle aussi *petit sphinx de la vigne*, sans doute à cause de sa ressemblance avec le précédent, car il vit principalement sur le caillé-lait, plus rarement sur l'épélobe. Ses ailes supérieures sont roses à leur base et à leur extrémité ; les ailes inférieures jaunâtres, à bord postérieur rose et à base noire. La chenille, qui ressemble beaucoup à celle du *déléphile de la vigne*, est difficile à trouver, parce qu'elle ne mange guère que la nuit ; le reste du jour, elle se tient cachée au pied de la plante ou sous les pierres qui sont à sa portée. C'est encore une espèce plus commune dans le Nord que dans le Midi. Parmi les espèces exotiques, on cite le *déléphile éon*, qui habite le Cap de Bonne-Espérance et les régions voisines jusqu'à la côte de Coromandel. Sa chenille, d'un noir violacé, vit sur la vigne et sur la balsamite.

DÉLÉPTEUR s. m. (déli-lé-pé-te — du gr. *déil*, crépuscule ; *ptero*, qui vole). Entom. Syn. de *MAZIDE*, genre d'insectes.

DÉLOCHUS, historien grec. V. *DELOCHUS*.

DEILOMA s. m. (déli-lo-ma — du gr. *déil*, crépuscule ; *omê*, odeur). Bot. Syn. de *JULIENNE*, genre de crucifères.

DEIMANN (Jean-Rodolphe), médecin et chimiste hollandais, né en 1743 à Haguen (Ost-Frise), mort en 1808. Il passa son doctorat à Halle (1770), puis s'établit à Amsterdam, où acquit une réputation qui lui valut d'être nommé chef du grand hôpital, président du collège médical, membre de la société *Concordia et liberata*, et enfin premier médecin de la cour de Louis-Napoléon, roi de Hollande (1806), qui avait noté ses talents et son talent particulière. Deimann fut un savant praticien et un des propagateurs de la vaccine dans son pays. Il s'occupa beaucoup de philosophie, se rangea dans l'école de Kant, et fut un républicain des idées de l'époque, et contribua puissamment à la fondation d'un établissement de bienfaisance pour les aveugles. En même temps Deimann fut un des chimistes les plus distingués de son époque. Il est l'auteur de la *Compagnie des chimistes hollandais*, laquelle joua un rôle analogue à celui de la fameuse Société d'Arcueil en France. Il se livra à d'ingénieuses recherches qui sont, dit Fourcroy, du petit nombre de celles qui ont été utiles à l'humanité. Deimann a publié de nombreux et intéressants mémoires, notamment sur l'influence du climat et sur la mort naturelle. Il collabora à la *Pharmacopœia batava* (Amsterdam, 1803), aux *Recherches physico-chimiques*, et fit paraître plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Traité sur l'électricité* (1779, in-8°), et *Traité sur les plumes métalliques*, etc.

DEIMACH (Pierre de), littérateur français, né à Avignon vers 1570, mort vers 1618. Il fut introducteur par son ami, le fameux Crillon, à la cour de Marguerite de Valois, et se fit une certaine réputation comme poète. Parmi ses ouvrages, généralement ennuyés, prolixes et justement oubliés, nous citerons : *L'Austrade*, poème en deux chants (Lyon, 1601) ; les *Illustres amours*, série de petits poèmes (1603) ; le *Printemps des lettres amoureuses* (1608), et l'*Académie de l'art poétique* (1610), où l'on trouve des remarques judicieuses et de saines réflexions sur la langue et la versification.

DEINACH, petit village du Wurtemberg, situé au cœur de la forêt Noire, à 4 lieues de Wildbad. Cette localité possède deux sources minérales froides, riches en acide carbonique et contenant des sels alcalins et du fer. On les emploie dans les débilités gastriques, la dyspepsie, et aussi dans les cas où il faut changer de climat.

DEINBALL, nom propre. Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des sapindacées, comprenant une seule espèce qui habite la Guinée.

DEINCLINANT adj. (déli-kin-clan — du gr. *dein*, inclinant). Géom. On dit d'un cadran déclinaut, cadran solaire qui incline et décline à la fois. On dit aussi *DEINCLINÉ*.

DEINHARDSTEIN (Jean-Louis), auteur dramatique et littérateur allemand, né à Vienne en 1794, mort en 1851. Il est l'auteur de cette ville. Il commença à se faire connaître par un recueil de *Poésies dramatiques* (Vienne, 1816), fut nommé professeur d'esthétique et de littérature en 1827, et reçut, en 1831, la vice-direction du théâtre de la cour (les conservateurs), jusqu'en 1834. M. Deinhardstein a fondé sa réputation par la publication d'ouvrages dramatiques publiés sous le titre de *Théâtre* (Vienne, 1827-1833, 2 vol.). Parmi ces pièces, dont l'intrigue est habile et le style élégant, nous citerons : *Le Drame* ; *Florentia* ; *L'Image de Danaé* ; *Hans Sachs* ; les *Ennuis du mariage* ; les *Fiançailles de l'archiduc Maximilien*, etc. Il a donné de plus lors des *Drames artistiques* (Leipzig, 1845, 2 vol.), dont les sujets sont puisés dans la vie des artistes dramatiques. Ses *Œuvres dramatiques complètes* ont été publiées à Leipzig (1848-1851, 5 vol.). M. Deinhardstein a fait paraître en outre des *Esquisses de voyage* (1831) ; des *Poésies* (1844) ; des *Contes et nouvelles* (1844), et a rédigé, de 1830 à 1831, les *Annales de la littérature*. M. Deinhardstein est un aimable et gracieux poète, un écrivain plein de verve et de gaieté ; mais ses compositions manquent d'originalité et de profondeur dans les conceptions.

DEINLEIN (Georges-Frédéric), jurissconsulte suisse, né à Altorf en 1698, mort en 1757. Il se fit recevoir docteur en droit (1719), puis se livra à l'enseignement et professa successivement dans sa ville natale le droit romain, le droit civil et le droit canon. Il a publié plusieurs ouvrages en latin.

DEINOPES s. m. (déli-no-pe — du gr. *deinops*, qui a l'air regard farouche). Archéol. Genre d'araneïdes, voisin des aranéïdes, et comprenant une seule espèce qui habite l'île de Cuba.

DEINOPSIS s. m. (déli-i-no-pis — du gr. *deinops*, qui a l'air regard farouche). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des brachélytres, comprenant une seule espèce que plusieurs auteurs placent dans le genre gymnote.

DEIÖCHUS ou **DEILOCHUS**, historien grec. V. *DELOCHUS*.

DEILOMA s. m. (déli-lo-ma — du gr. *déil*, crépuscule ; *omê*, odeur). Bot. Syn. de *JULIENNE*, genre de crucifères.

DEIMANN (Jean-Rodolphe), médecin et chimiste hollandais, né en 1743 à Haguen (Ost-Frise), mort en 1808. Il passa son doctorat à Halle (1770), puis s'établit à Amsterdam, où acquit une réputation qui lui valut d'être nommé chef du grand hôpital, président du collège médical, membre de la société *Concordia et liberata*, et enfin premier médecin de la cour de Louis-Napoléon, roi de Hollande (1806), qui avait noté ses talents et son talent particulière. Deimann fut un savant praticien et un des propagateurs de la vaccine dans son pays. Il s'occupa beaucoup de philosophie, se rangea dans l'école de Kant, et fut un républicain des idées de l'époque, et contribua puissamment à la fondation d'un établissement de bienfaisance pour les aveugles. En même temps Deimann fut un des chimistes les plus distingués de son époque. Il est l'auteur de la *Compagnie des chimistes hollandais*, laquelle joua un rôle analogue à celui de la fameuse Société d'Arcueil en France. Il se livra à d'ingénieuses recherches qui sont, dit Fourcroy, du petit nombre de celles qui ont été utiles à l'humanité. Deimann a publié de nombreux et intéressants mémoires, notamment sur l'influence du climat et sur la mort naturelle. Il collabora à la *Pharmacopœia batava* (Amsterdam, 1803), aux *Recherches physico-chimiques*, et fit paraître plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Traité sur l'électricité* (1779, in-8°), et *Traité sur les plumes métalliques*, etc.

DEIÖCHUS, historien grec. V. *DELOCHUS*.

DEILOMA s. m. (déli-lo-ma — du gr. *déil*, crépuscule ; *omê*, odeur). Bot. Syn. de *JULIENNE*, genre de crucifères.

DEIMANN (Jean-Rodolphe), médecin et chimiste hollandais, né en 1743 à Haguen (Ost-Frise), mort en 1808. Il passa son doctorat à Halle (1770), puis s'établit à Amsterdam, où acquit une réputation qui lui valut d'être nommé chef du grand hôpital, président du collège médical, membre de la société *Concordia et liberata*, et enfin premier médecin de la cour de Louis-Napoléon, roi de Hollande (1806), qui avait noté ses talents et son talent particulière. Deimann fut un savant praticien et un des propagateurs de la vaccine dans son pays. Il s'occupa beaucoup de philosophie, se rangea dans l'école de Kant, et fut un républicain des idées de l'époque, et contribua puissamment à la fondation d'un établissement de bienfaisance pour les aveugles. En même temps Deimann fut un des chimistes les plus distingués de son époque. Il est l'auteur de la *Compagnie des chimistes hollandais*, laquelle joua un rôle analogue à celui de la fameuse Société d'Arcueil en France. Il se livra à d'ingénieuses recherches qui sont, dit Fourcroy, du petit nombre de celles qui ont été utiles à l'humanité. Deimann a publié de nombreux et intéressants mémoires, notamment sur l'influence du climat et sur la mort naturelle. Il collabora à la *Pharmacopœia batava* (Amsterdam, 1803), aux *Recherches physico-chimiques*, et fit paraître plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Traité sur l'électricité* (1779, in-8°), et *Traité sur les plumes métalliques*, etc.

DEIMACH (Pierre de), littérateur français, né à Avignon vers 1570, mort vers 1618. Il fut introducteur par son ami, le fameux Crillon, à la cour de Marguerite de Valois, et se fit une certaine réputation comme poète. Parmi ses ouvrages, généralement ennuyés, prolixes et justement oubliés, nous citerons : *L'Austrade*, poème en deux chants (Lyon, 1601) ; les *Illustres amours*, série de petits poèmes (1603) ; le *Printemps des lettres amoureuses* (1608), et l'*Académie de l'art poétique* (1610), où l'on trouve des remarques judicieuses et de saines réflexions sur la langue et la versification.

DEINACH, petit village du Wurtemberg, situé au cœur de la forêt Noire, à 4 lieues de Wildbad. Cette localité possède deux sources minérales froides, riches en acide carbonique et contenant des sels alcalins et du fer. On les emploie dans les débilités gastriques, la dyspepsie, et aussi dans les cas où il faut changer de climat.

DEINBALL, nom propre. Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des sapindacées, comprenant une seule espèce qui habite la Guinée.

DEINCLINANT adj. (déli-kin-clan — du gr. *dein*, inclinant). Géom. On dit d'un cadran déclinaut, cadran solaire qui incline et décline à la fois. On dit aussi *DEINCLINÉ*.

DEINHARDSTEIN (Jean-Louis), auteur dramatique et littérateur allemand, né à Vienne en 1794, mort en 1851. Il est l'auteur de cette ville. Il commença à se faire connaître par un recueil de *Poésies dramatiques* (Vienne, 1816), fut nommé professeur d'esthétique et de littérature en 1827, et reçut, en 1831, la vice-direction du théâtre de la cour (les conservateurs), jusqu'en 1834. M. Deinhardstein a fondé sa réputation par la publication d'ouvrages dramatiques publiés sous le titre de *Théâtre* (Vienne, 1827-1833, 2 vol.). Parmi ces pièces, dont l'intrigue est habile et le style élégant, nous citerons : *Le Drame* ; *Florentia* ; *L'Image de Danaé* ; *Hans Sachs* ; les *Ennuis du mariage* ; les *Fiançailles de l'archiduc Maximilien*, etc. Il a donné de plus lors des *Drames artistiques* (Leipzig, 1845, 2 vol.), dont les sujets sont puisés dans la vie des artistes dramatiques. Ses *Œuvres dramatiques complètes* ont été publiées à Leipzig (1848-1851, 5 vol.). M. Deinhardstein a fait paraître en outre des *Esquisses de voyage* (1831) ; des *Poésies* (1844) ; des *Contes et nouvelles* (1844), et a rédigé, de 1830 à 1831, les *Annales de la littérature*. M. Deinhardstein est un aimable et gracieux poète, un écrivain plein de verve et de gaieté ; mais ses compositions manquent d'originalité et de profondeur dans les conceptions.

DEINLEIN (Georges-Frédéric), jurissconsulte suisse, né à Altorf en 1698, mort en 1757. Il se fit recevoir docteur en droit (1719), puis se livra à l'enseignement et professa successivement dans sa ville natale le droit romain, le droit civil et le droit canon. Il a publié plusieurs ouvrages en latin.

DEINOPES s. m. (déli-no-pe — du gr. *deinops*, qui a l'air regard farouche). Archéol. Genre d'araneïdes, voisin des aranéïdes, et comprenant une seule espèce qui habite l'île de Cuba.

DEINOPSIS s. m. (déli-i-no-pis — du gr. *deinops*, qui a l'air regard farouche). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des brachélytres, comprenant une seule espèce que plusieurs auteurs placent dans le genre gymnote.

DEIÖCHUS ou **DEILOCHUS**, historien grec. V. *DELOCHUS*.

DEILOMA s. m. (déli-lo-ma — du gr. *déil*, crépuscule ; *omê*, odeur). Bot. Syn. de *JULIENNE*, genre de crucifères.

DEIMANN (Jean-Rodolphe), médecin et chimiste hollandais, né en 1743 à Haguen (Ost-Frise), mort en 1808. Il passa son doctorat à Halle (1770), puis s'établit à Amsterdam, où acquit une réputation qui lui valut d'être nommé chef du grand hôpital, président du collège médical, membre de la société *Concordia et liberata*, et enfin premier médecin de la cour de Louis-Napoléon, roi de Hollande (1806), qui avait noté ses talents et son talent particulière. Deimann fut un savant praticien et un des propagateurs de la vaccine dans son pays. Il s'occupa beaucoup de philosophie, se rangea dans l'école de Kant, et fut un républicain des idées de l'époque, et contribua puissamment à la fondation d'un établissement de bienfaisance pour les aveugles. En même temps Deimann fut un des chimistes les plus distingués de son époque. Il est l'auteur de la *Compagnie des chimistes hollandais*, laquelle joua un rôle analogue à celui de la fameuse Société d'Arcueil en France. Il se livra à d'ingénieuses recherches qui sont, dit Fourcroy, du petit nombre de celles qui ont été utiles à l'humanité. Deimann a publié de nombreux et intéressants mémoires, notamment sur l'influence du climat et sur la mort naturelle. Il collabora à la *Pharmacopœia batava* (Amsterdam, 1803), aux *Recherches physico-chimiques*, et fit paraître plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Traité sur l'électricité* (1779, in-8°), et *Traité sur les plumes métalliques*, etc.

DEIÖCHUS, historien grec. V. *DELOCHUS*.

DEILOMA s. m. (déli-lo-ma — du gr. *déil*, crépuscule ; *omê*, odeur). Bot. Syn. de *JULIENNE*, genre de crucifères.

DEIMANN (Jean-Rodolphe), médecin et chimiste hollandais, né en 1743 à Haguen (Ost-Frise), mort en 1808. Il passa son doctorat à Halle (1770), puis s'établit à Amsterdam, où acquit une réputation qui lui valut d'être nommé chef du grand hôpital, président du collège médical, membre de la société *Concordia et liberata*, et enfin premier médecin de la cour de Louis-Napoléon, roi de Hollande (1806), qui avait noté ses talents et son talent particulière. Deimann fut un savant praticien et un des propagateurs de la vaccine dans son pays. Il s'occupa beaucoup de philosophie, se rangea dans l'école de Kant, et fut un républicain des idées de l'époque, et contribua puissamment à la fondation d'un établissement de bienfaisance pour les aveugles. En même temps Deimann fut un des chimistes les plus distingués de son époque. Il est l'auteur de la *Compagnie des chimistes hollandais*, laquelle joua un rôle analogue à celui de la fameuse Société d'Arcueil en France. Il se livra à d'ingénieuses recherches qui sont, dit Fourcroy, du petit nombre de celles qui ont été utiles à l'humanité. Deimann a publié de nombreux et intéressants mémoires, notamment sur l'influence du climat et sur la mort naturelle. Il collabora à la *Pharmacopœia batava* (Amsterdam, 1803), aux *Recherches physico-chimiques*, et fit paraître plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Traité sur l'électricité* (1779, in-8°), et *Traité sur les plumes métalliques*, etc.

DEIÖCHUS, historien grec. V. *DELOCHUS*.

DEILOMA s. m. (déli-lo-ma — du gr. *déil*, crépuscule ; *omê*, odeur). Bot. Syn. de *JULIENNE*, genre de crucifères.

DEIMANN (Jean-Rodolphe), médecin et chimiste hollandais, né en 1743 à Haguen (Ost-Frise), mort en 1808. Il passa son doctorat à Halle (1770), puis s'établit à Amsterdam, où acquit une réputation qui lui valut d'être nommé chef du grand hôpital, président du collège médical, membre de la société *Concordia et liberata*, et enfin premier médecin de la cour de Louis-Napoléon, roi de Hollande (1806), qui avait noté ses talents et son talent particulière. Deimann fut un savant praticien et un des propagateurs de la vaccine dans son pays. Il s'occupa beaucoup de philosophie, se rangea dans l'école de Kant, et fut un républicain des idées de l'époque, et contribua puissamment à la fondation d'un établissement de bienfaisance pour les aveugles. En même temps Deimann fut un des chimistes les plus distingués de son époque. Il est l'auteur de la *Compagnie des chimistes hollandais*, laquelle joua un rôle analogue à celui de la fameuse Société d'Arcueil en France. Il se livra à d'ingénieuses recherches qui sont, dit Fourcroy, du petit nombre de celles qui ont été utiles à l'humanité. Deimann a publié de nombreux et intéressants mémoires, notamment sur l'influence du climat et sur la mort naturelle. Il collabora à la *Pharmacopœia batava* (Amsterdam, 1803), aux *Recherches physico-chimiques*, et fit paraître plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Traité sur l'électricité* (1779, in-8°), et *Traité sur les plumes métalliques*, etc.

DEIÖCHUS, historien grec. V. *DELOCHUS*.

DEILOMA s. m. (déli-lo-ma — du gr. *déil*, crépuscule ; *omê*, odeur). Bot. Syn. de *JULIENNE*, genre de crucifères.

DEIMANN (Jean-Rodolphe), médecin et chimiste hollandais, né en 1743 à Haguen (Ost-Frise), mort en 1808. Il passa son doctorat à Halle (1770), puis s'établit à Amsterdam, où acquit une réputation qui lui valut d'être nommé chef du grand hôpital, président du collège médical, membre de la société *Concordia et liberata*, et enfin premier médecin de la cour de Louis-Napoléon, roi de Hollande (1806), qui avait noté ses talents et son talent particulière. Deimann fut un savant praticien et un des propagateurs de la vaccine dans son pays. Il s'occupa beaucoup de philosophie, se rangea dans l'école de Kant, et fut un républicain des idées de l'époque, et contribua puissamment à la fondation d'un établissement de bienfaisance pour les aveugles. En même temps Deimann fut un des chimistes les plus distingués de son époque. Il est l'auteur de la *Compagnie des chimistes hollandais*, laquelle joua un rôle analogue à celui de la fameuse Société d'Arcueil en France. Il se livra à d'ingénieuses recherches qui sont, dit Fourcroy, du petit nombre de celles qui ont été utiles à l'humanité. Deimann a publié de nombreux et intéressants mémoires, notamment sur l'influence du climat et sur la mort naturelle. Il collabora à la *Pharmacopœia batava* (Amsterdam, 1803), aux *Recherches physico-chimiques*, et fit paraître plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Traité sur l'électricité* (1779, in-8°), et *Traité sur les plumes métalliques*, etc.

DEIÖCHUS, historien grec. V. *DELOCHUS*.

DEILOMA s. m. (déli-lo-ma — du gr. *déil*, crépuscule ; *omê*, odeur). Bot. Syn. de *JULIENNE*, genre de crucifères.

DEINOPES s. m. (déli-no-pe — du gr. *deinops*, qui a l'air regard farouche). Archéol. Genre d'araneïdes, voisin des aranéïdes, et comprenant une seule espèce qui habite l'île de Cuba.

DEINOPSIS s. m. (déli-i-no-pis — du gr. *deinops*, qui a l'air regard farouche). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des brachélytres, comprenant une seule espèce que plusieurs auteurs placent dans le genre gymnote.

DEIÖCHUS ou **DEILOCHUS**, historien grec. V. *DELOCHUS*.

DEILOMA s. m. (déli-lo-ma — du gr. *déil*, crépuscule ; *omê*, odeur). Bot. Syn. de *JULIENNE*, genre de crucifères.

DEIMANN (Jean-Rodolphe), médecin et chimiste hollandais, né en 1743 à Haguen (Ost-Frise), mort en 1808. Il passa son doctorat à Halle (1770), puis s'établit à Amsterdam, où acquit une réputation qui lui valut d'être nommé chef du grand hôpital, président du collège médical, membre de la société *Concordia et liberata*, et enfin premier médecin de la cour de Louis-Napoléon, roi de Hollande (1806), qui avait noté ses talents et son talent particulière. Deimann fut un savant praticien et un des propagateurs de la vaccine dans son pays. Il s'occupa beaucoup

